

« Présentation : du fléau social au fait social. L'étude des homosexualités / Introduction: From Social Plague to Social Fact: The Study of Homosexuality »

Line Chamberland

Sociologie et sociétés, vol. 29, n° 1, 1997, p. 5-20.

Pour citer ce document, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/001128ar>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

Présentation

Du fléau social¹ au fait social L'étude des homosexualités²



LINE CHAMBERLAND

Dans *Sociologie de la sexualité*, un ouvrage peu connu publié en allemand en 1955 et traduit en français en 1966, Helmut Schelsky traçait deux axes de questionnement sociologique à propos de cette « anomalie sociale » que serait l'homosexualité : outre les prédispositions biologiques et familiales, quels sont les facteurs sociaux des inclinations et des comportements homosexuels ? Comment la recherche de satisfactions homosexuelles influe-t-elle sur la formation des liens sociaux (liens sexuels, affectifs, liens de groupes, liens associatifs), compte tenu des attitudes d'acceptation ou d'intolérance sociale ? Dans ce livre, Schelsky jetait les bases d'une sociologie de la sexualité, une spécialité dont l'implantation est demeurée marginale dans le champ de la sociologie, surtout dans les pays francophones.

De son côté, la sociologie américaine a toujours ménagé une large place à l'étude de la délinquance sous toutes ses formes, et ce, à partir de diverses perspectives théoriques. Au cours des années 1950 et 1960, plusieurs écrits portant sur les phénomènes de déviance privilégiaient l'homosexualité comme exemple-type afin d'examiner les effets de l'étiquetage et de la stigmatisation sociale et pour illustrer les processus de construction sociale de la déviance. Ces travaux s'inspiraient de l'interactionnisme symbolique et de la phénoménologie, les plus connus étant ceux d'Erving Goffman (1963), Howard Becker (1966), J. H. Gagnon et William Simon (1967a, 1967b), ainsi que l'analyse ethnométhodologique du cas d'Agnès, un transsexuel mâle, par Harold Garfinkel (1967 ; voir aussi Chamberland, 1994, 1996 ; Namaste, 1996 ; Plummer, 1975). De son côté, dans un article innovateur publié en 1968, la sociologue britannique Mary McIntosh (1981) proposait de considérer l'homosexualité comme un rôle social et non comme une condition individuelle.

Au tournant des années 1970, une période caractérisée à la fois par l'agitation sociale et la révolution sexuelle, les thèses freudo-marxistes de Wilhelm Reich (1969) et Herbert Marcuse (1963) connurent une vague de popularité internationale. Selon ces auteurs, rappelons-le,

1. C'est ainsi qu'était considérée l'homosexualité selon l'amendement Mirguet, adopté par l'Assemblée nationale et le Sénat français, en 1960, sous la présidence du général de Gaulle. Invoquant la nécessité de protéger les enfants, cet amendement autorisait le gouvernement à prendre toutes les mesures nécessaires afin de lutter contre ce grave fléau.

2. Des remerciements à Ross Higgins, Nicole Lacelle et Claudine Vivier pour avoir lu et commenté une première version de ce texte.

l'homosexualité était vouée à disparaître dans un ordre post-révolutionnaire, étant vue par l'un comme une déviation de l'instinct (hétéro)sexuel engendrée par le refoulement, et par l'autre comme un grand refus de la moralité restrictive propre à l'organisation capitaliste de la sexualité (Weeks, 1981b). La faveur dont bénéficiaient ces thèses faiblissait déjà lorsque Foucault réduisit en charpie l'« hypothèse répressive » dans le premier tome de son *Histoire de la sexualité* (Foucault, 1976). En bref, jusqu'aux années 1970, la littérature sociologique a traité l'homosexualité au pire comme une anormalité sociale, au mieux comme une déviance, et l'a le plus souvent ignorée comme n'étant pas de son ressort.

Malgré son aptitude fondamentale à interroger le caractère naturel ou évident des phénomènes de société, la sociologie universitaire a dû être secouée de l'extérieur par les mouvements féministes et les intellectuelles qui s'en réclamaient, pour en venir à appliquer ses propres préceptes à l'analyse des genres et des rapports de sexe. Un scénario similaire se dessine depuis quelque temps en ce qui a trait à l'étude de l'homosexualité et, plus globalement, de toutes les sexualités.

Depuis les dernières décennies, sous l'impulsion des mouvements sociaux gai, lesbien et féministe, s'est constitué un nouveau champ interdisciplinaire, les études gaies et lesbiennes, qui suscite un intérêt croissant et connaît un essor remarquable. Ce développement, si phénoménal soit-il, en particulier dans les pays anglo-saxons, ne revêtirait qu'un intérêt secondaire pour la sociologie s'il ne s'accompagnait d'une ébullition théorique et épistémologique qui interpelle toutes les sciences humaines. En effet, dès son émergence, ce champ s'est constitué sur la base d'une critique vigoureuse et corrosive du discours scientifique qui appréhende l'homosexualité comme un phénomène individuel et pathologique. À ces schémas psychomédicaux, l'on opposera une reconceptualisation de l'homosexualité comme phénomène historique, social et culturel, ce qui ouvre la voie à toute une série d'interrogations sur l'ensemble des processus de construction de la sexualité humaine. Ce numéro de *Sociologie et sociétés* veut examiner quelques-unes des problématiques théoriques et sociales qui influencent la structuration du champ des études gaies et lesbiennes, et donner un aperçu des nouvelles pistes de recherche en privilégiant des travaux reliés au domaine de la sociologie.

L'ÉMERGENCE DES ÉTUDES GAIES ET LESBIENNES

Toute tentative de synthèse historique du développement des études gaies et lesbiennes ne peut être que fragmentaire, et risque d'être rapidement dépassée, étant donné le rythme accéléré de leur expansion dans plusieurs pays. Néanmoins, il est possible de faire ressortir quelques jalons d'une dynamique d'émergence qui présente plusieurs similitudes d'un contexte à l'autre³. Tout d'abord, le lien ombilical qui relie le champ des études gaies et lesbiennes à la sphère politique : son émergence dans les années 1970 tient d'un projet militant de contestation, par les sujets eux-mêmes, des savoirs établis à leurs dépens, et de constitution de contre-savoirs qui contribueraient à la vie politique, culturelle et intellectuelle des mouvements de libération des gais et des lesbiennes. Depuis plus d'un siècle, le discours scientifique sur la sexualité a été pratiquement monopolisé par la médecine, la psychiatrie, la psychologie, la

3. Il n'existe à ce jour aucun ouvrage présentant une telle synthèse. Pour les États-Unis, l'Angleterre, le Canada et la Hollande, des textes de D'EMILIO (1992), ESCOFFIER (1990 et 1992), PLUMMER (1992) et WILTON (1995), ainsi que le numéro du *Journal of Homosexuality* réalisé sous la direction d'Henry MINTON (1992), retracent les principales étapes du développement des études gaies et lesbiennes jusqu'à la phase d'institutionnalisation récente, en se centrant tantôt sur les aspects institutionnels, tantôt sur les dimensions théoriques et épistémologiques d'un tel projet. Plusieurs bulletins donnent des informations sur les cours et programmes d'enseignement, les activités courantes et les tendances de la recherche en Amérique du Nord : *Center/Fold : Toronto Centre for Lesbian and Gay Studies Newsletter*, *Bulletin du Groupe interdisciplinaire de recherche et d'étude Homosexualité et société* (UQAM, Montréal), *Lesbian and Gay Studies Newsletter*, ainsi que les bulletins des regroupements gais et lesbiens dans les associations professionnelles américaines, notamment le *Sociologists' Lesbian and Gay Caucus Newsletter*. En Hollande, la revue *Homologie Documentatiecentrum Homostudies* est publiée bimensuellement et le centre de documentation *Homodok*, sis à l'Université d'Amsterdam, a accumulé depuis sa fondation une vaste documentation sur les études gaies et lesbiennes à travers le monde.

sexologie. À quelques exceptions près, comme Kinsey, ce discours traite les « perversions sexuelles » comme des pathologies, en recherche l'étiologie et la symptomatologie, propose et évalue des traitements. Sa portée déborde l'enceinte universitaire, puisqu'il sous-tend la répression institutionnelle et légitime la marginalisation sociale des prétendus déviants sexuels. Une composante essentielle des études gaies et lesbiennes est la critique du savoir existant, à partir de la position de sujets qui subissent et combattent les effets conjugués du savoir/pouvoir des discours scientifiques dominants. Il s'agit là d'une reconfiguration épistémologique fondamentale. Comme le rappellent de Busscher et Lhomond dans ce numéro, l'histoire des relations entre militantisme homosexuel et science est non seulement ancienne (elle remonte à la fin du XIX^e siècle), mais aussi complexe. D'un côté, le mouvement a tenté de disqualifier les théories qui condamnaient l'homosexualité et remettaient en cause son existence. De l'autre, des homosexuels militants se sont servi de la légitimité du discours scientifique pour faire avancer leurs revendications, en contribuant eux-mêmes à la constitution d'un savoir médical sur la prévalence et les causes des variations sexuelles à l'instar du célèbre Dr Magnus Hirschfeld, en collaborant activement à des recherches — celles de l'équipe Kinsey entre autres — afin de documenter leur existence, en créant eux-mêmes des publications et des lieux de diffusion d'un savoir alternatif, et en nouant des alliances stratégiques avec des experts comme la psychologue Evelyn Hooker, dans leurs luttes pour la dépathologisation de l'homosexualité (D'Emilio, 1983 ; Plummer, 1992 ; Weston, 1993 ; Waugh, 1996).

Les années 1970 se caractérisent par une explosion et une radicalisation du militantisme qui débouchera entre autres sur une contestation directe des pratiques idéologiques et institutionnelles des universités. C'est dans cette mouvance — et avant de faire leur entrée dans la tour d'ivoire universitaire — que les études gaies et lesbiennes ont pris corps et commencé à générer un corpus de connaissances. Une première génération de chercheurs œuvrant en dehors des cadres universitaires entreprend de décrire et de documenter des expériences et des sous-cultures homosexuelles. Afin de briser le tabou du silence, surtout du côté des femmes, et de contrer la prédominance des images existantes qui associent l'homosexualité à la morbidité et à la criminalité, on reconstitue l'histoire des individus, des communautés, des mouvements, à partir de la perspective même des dominés. Des archivistes recensent des manifestations du phénomène homosexuel à travers différents contextes historiques et culturels. Réalisées sans support institutionnel, ces recherches s'inscrivent dans les nouveaux courants de cette époque, à savoir donner voix aux exclus de l'histoire officielle, et, sous l'impact du féminisme, faire l'histoire de la vie privée (Escoffier, 1992). Outre les publications écrites, ce savoir prend des formes variées et originales : films et vidéos, conférences avec diaporamas, créations d'archives où l'on collectionne les images et artefacts tout autant que les écrits, mise sur pied de collectifs d'histoire orale afin de recueillir des témoignages du passé récent (Roscoe, 1992). Diffusé à l'intérieur des communautés, présenté de manière accessible, ce savoir alimente la quête d'une identité collective à travers la redécouverte de ses racines et la création de représentations positives de l'homosexualité.

Pendant toute cette décennie, des intellectuel-le-s de divers pays explorent les implications politiques et culturelles des mouvements gais et féministes et élaborent des perspectives théoriques radicalement nouvelles : Dennis Altman, Kate Millet, Jonathan Katz, Adrienne Rich, Jeffrey Weeks, Guy Hocquengheim, Monique Wittig et bien d'autres, trop nombreux pour qu'on les nomme tous. Plutôt que de s'attarder aux causes de l'homosexualité, leurs analyses partent d'un questionnement sur l'oppression des personnes homosexuelles, ses formes, ses origines sociales et historiques, ses conséquences sur les individus, de même que sur les liens entre pouvoir et sexualité.

Dans la plupart des pays, les pionniers des études gaies et lesbiennes ont d'abord formé des réseaux à la périphérie ou à l'extérieur des structures universitaires. Aux États-Unis, par exemple, le *Gay Academic Union*, fondé à New York en 1973, regroupait de manière informelle et non hiérarchique des étudiants, des professeurs, des chercheurs, hommes surtout, et quelques femmes. Il s'était donné comme objectifs de lutter contre la discrimination en milieu universitaire, d'apporter un soutien à ceux et celles qui désiraient sortir du placard, et de

favoriser une approche positive dans la recherche et l'enseignement sur l'homosexualité. Le GAU obtint un succès inattendu mais se saborda quelque deux ans plus tard, en raison de nombreuses dissensions internes (D'Emilio, 1992). Plusieurs ex-membres se tournèrent vers leurs associations professionnelles et nouèrent contact avec des collègues homosexuels dans l'intention de s'attaquer aux pratiques discriminatoires et aux discours hétérosexistes à l'intérieur de leur discipline. Des regroupements furent formellement mis sur pied en histoire, en sociologie, en anthropologie, en psychologie, en études linguistiques (*Modern Language Association*), en études féministes (*National Women's Studies Association*). Dans ce numéro, Julien et Chartrand retracent l'impact majeur de ces regroupements dans le changement de paradigme et les déplacements des questions de recherches dans le domaine de la psychologie nord-américaine. Leur rôle sera également déterminant pour faire connaître et diffuser le corpus grandissant de recherches et de publications en études gaies et lesbiennes à l'intérieur des cadres universitaires établis.

S'amorce ensuite une seconde phase au cours de laquelle les études gaies et lesbiennes commencent à se tailler une place dans les universités selon des voies différentes et à des rythmes divers, suivant les pays et les contextes universitaires. Cette période, ponctuée de vifs débats théoriques et politiques autour des enjeux liés à ce début d'institutionnalisation, se caractérise également par une intensification de la production et de la diffusion des connaissances. Enfin, le thème du sida apparaît. Outre les recherches médicales et les enquêtes épidémiologiques sur des comportements sexuels à risques et sur l'efficacité des campagnes de prévention, lesquelles contribuent à légitimer l'homosexualité et la bisexualité comme objets d'étude, la recherche prend d'autres avenues telles que l'activisme autour de la crise du sida, la gestion sociopolitique de la pandémie, et les représentations culturelles de la maladie.

En Hollande, la phase initiale de regroupement a rapidement débouché, dès 1978, sur la création de deux départements d'études gaies et lesbiennes dans les universités d'Utrecht et d'Amsterdam (Hekma et Van der Meer, 1992). L'intégration à l'université, plus lente à démarrer aux États-Unis, va s'accélérer pour aboutir à une progression fulgurante dans les années 1990. Progressivement, des réseaux se constituent dans la plupart des spécialités disciplinaires et multidisciplinaires du secteur des humanités et des sciences humaines. À travers les activités de leurs membres, telles que l'introduction de cours spécialisés, l'organisation d'ateliers lors des colloques statutaires ou la réalisation de numéros thématiques dans diverses revues scientifiques à la réputation déjà établie, les études gaies et lesbiennes élargissent progressivement leur rayonnement et interpellent par leurs perspectives critiques tous les domaines du savoir. En retour, ce nouveau champ s'enrichit et se diversifie grâce à l'apport d'un nombre croissant de disciplines qui reprennent les questionnements et pistes de recherche relevant de leurs domaines respectifs. Parallèlement, et avec la même synergie, les études gaies et lesbiennes s'organisent de manière autonome et connaissent une popularité croissante. Ce succès se traduit entre autres par la tenue de nombreux colloques spécialisés et par un foisonnement de la littérature, ce qui entraîne la création de collections spécialisées par des éditeurs universitaires reconnus. À la suite du *Journal of Homosexuality*, lancé en 1976, de nouvelles revues scientifiques apparaissent : *GLQ : A Journal of Lesbian and Gay Studies*, *Journal of Gay and Lesbian Psychotherapy*, *Journal of Gay and Lesbian Social Services*, *Journal of the History of Sexuality* (couvrant l'histoire des sexualités) et, dernier en date, *Journal of Lesbian Studies*⁴. Depuis quelques années, deux publications, *Harvard Gay and Lesbian Review* et *Lesbian Review of Books*, se consacrent à une recension critique des ouvrages les plus récents. Les cours se multiplient dans les différents cycles d'enseignement et l'on dénombre près d'une cinquantaine de programmes d'études dans les universités américaines au début des années 1990. Enfin, des centres de recherches ont été fondés tels que l'*Institute of Lesbian Studies* à Palo Alto en Californie et le *Center for Lesbian and Gay Studies* (City University of New York). Ce dernier

4. Plusieurs revues féministes publient aussi des articles en études lesbiennes ou sur des questions relatives à la fois au genre et à la sexualité, entre autres *Differences : A Journal of Feminist Cultural Studies*, *Genders*, *Signs*, *Feminist Review* et *Feminist Studies*.

publiait en 1994 un répertoire de 600 chercheurs et enseignants activement intéressés par ce nouveau domaine (CLAGS, 1994). Grâce à cette croissance rapide, les études gaies et lesbiennes constituent à présent aux États-Unis un domaine d'études relativement restreint mais d'une importance comparable à celle des études féministes et ethniques (Abelove, Barale et Halperin, 1993). Elles ont acquis une légitimité indéniable à l'intérieur du monde universitaire, comme l'atteste symboliquement la parution récente d'un numéro de la prestigieuse revue *Harvard Educational Review* portant sur les personnes lesbiennes, gaies, bisexuelles et transgenres dans le monde de l'éducation, ainsi que le soulignent les éditeurs invités pour l'occasion (Eisen et Hall, 1996).

Au Québec, le *Groupe interdisciplinaire de recherche et d'étude Homosexualité et société* (GIREHS), mis sur pied il y a trois ans à l'Université du Québec à Montréal, s'est notamment donné pour mandat de développer l'enseignement et la recherche universitaires. Pour sa part, le *Toronto Centre for Lesbian and Gay Studies*, un groupe autonome reliant des chercheur-e-s de diverses affiliations universitaires et militantes, publie un bulletin en vue de faire connaître leurs travaux et de faciliter les échanges. Au total, plus d'une vingtaine d'universités québécoises et canadiennes offrent maintenant des cours reliés à l'étude des homosexualités.

En France, où elles ne constituent pas une spécialité proprement dite à l'intérieur des cadres universitaires, un certain nombre de recherches historiques, anthropologiques et sociologiques sur les homosexualités ont été réalisées depuis une quinzaine d'années. Dans son article, Pierre de Busscher rappelle que dans un premier temps, ce sont des chercheurs ayant déjà acquis une certaine notoriété, comme le sociologue Michaël Pollak, qui se sont intéressés à l'homosexualité, entre autres aux identités sexuelles et aux modes de vie des homosexuels. Le *Groupe de recherche et d'études sur l'homosocialité et les sexualités* (GREH), formé en 1986 sous le parrainage initial de Michel Maffesoli et présidé depuis par Rommel Mendès-Leite, organise régulièrement des conférences publiques et des séminaires entre chercheurs et, plus ponctuellement, des colloques et des tables rondes. Le GREH a également contribué à la diffusion des travaux réalisés en coordonnant trois numéros thématiques de la revue *Sociétés*⁵, de même qu'en publiant des actes de colloques et des ouvrages collectifs (Mendès-Leite, 1995 et 1994 ; Mendès-Leite et de Busscher, 1993). Avec la création, en 1989, de l'Agence nationale de recherches sur le sida, qui assume un rôle de coordination et de financement, la recherche sociologique et anthropologique en France s'est focalisée pour une bonne part sur des questions reliées à l'épidémie de sida : enquêtes sur les conduites sexuelles, notamment celles des jeunes, sur la gestion individuelle des risques de transmission du VIH en relation avec les comportements et les identités sexuelles, exploration des significations culturelles des catégories et pratiques sexuelles. Dans ce numéro, les articles de Brigitte Lhomond, de Rommel Mendès-Leite et Catherine Deschamps s'inscrivent dans la foulée de ces travaux, tandis que Pierre de Busscher analyse la dynamique triangulaire qui s'est installée, dans ce secteur de la recherche, entre le mouvement homosexuel, les chercheur-e-s et l'État.

Pour sa part, un groupe récemment mis sur pied, le ZOO, anime des séances au Centre gai et lesbien de Paris en vue de faire connaître les écrits américains, généralement non traduits, en particulier ceux rattachés au post-féminisme et au courant post-moderne *queer*. Il faut par ailleurs souligner le rayonnement international de la pensée française et son influence marquante sur l'élaboration des perspectives théoriques qui structurent le champ des études gaies et lesbiennes, et au premier chef celle de Michel Foucault, surnommé *saint Foucault* par l'un de ses commentateurs américains, David Halperin (1995), mais également celle des Barthes, Deleuze, Derrida, Kristeva, Lacan. Mentionnons également, du côté du féminisme, les écrits d'Hélène Cixous, Luce Irigaray, Colette Guillaumin (1992), Nicole-Claude Mathieu (1991) et Monique Wittig (1992).

5. Il s'agit des numéros suivants de *Sociétés. Revue des Sciences Humaines et Sociales* : « Entre hommes, entre femmes », sous la direction de Rommel MENDÈS-LEITE, n° 17 (1988), Paris, Masson ; « Corps — Sexualités », sous la direction de Rommel MENDÈS-LEITE et A. BIAO, n° 27 (1990) ; « Sexualités et sida », sous la direction de Rommel MENDÈS-LEITE, n° 39 (1994).

L'expansion rapide du champ des études gaies et lesbiennes — surtout dans les pays anglo-saxons, rappelons-le —, son succès incontestable, potentiellement mesurable à travers plusieurs indices quantitatifs, le dynamisme intellectuel qui l'anime ainsi que la reconnaissance obtenue auprès des pairs universitaires malgré la méfiance et les résistances rencontrées, amènent à parler d'une apogée, voire d'un âge d'or, ce que d'aucuns s'empressent de nuancer en rappelant la fragilité des acquis institutionnels (Escoffier, 1992 ; Plummer, 1992 ; Ablove, Barale et Halperin, 1993).

DE LA RECHERCHE D'AUTHENTICITÉ À UNE ÉPISTÉMOLOGIE DU DÉSIR

Quoi qu'il en soit, ce développement n'a pas été sans générer des tensions, des conflits et des controverses. Selon Escoffier (1992) — et il n'y a pas eu selon nous de meilleure synthèse que la sienne pour ce qui est des décennies 1970 et 1980 —, le champ des études gaies et lesbiennes s'est structuré depuis son émergence autour de cinq paradigmes, qui tantôt se succèdent, tantôt se font concurrence, chacun proposant une conceptualisation différente de l'homosexualité et déplaçant conséquemment les questionnements et les axes de recherches qui le définissent.

1- Au début des années 1970, sous l'influence de la philosophie existentialiste et des écrits classiques anti-coloniaux (Fanon, Memmi), l'homosexualité est appréhendée comme une expérience existentielle centrée sur la recherche d'une identité authentique à travers la lutte contre l'oppression sexuelle. La sortie du placard (*coming-out*), principal mot d'ordre du mouvement de libération gaie à cette époque, désigne à la fois cette révélation à soi-même de son « vrai » moi et l'affirmation devant les autres, y compris en public, de son identité véritable. L'analyse de la répression sociale de l'homosexualité repose ici sur la conception naturaliste d'une bisexualité humaine universelle. À l'intérieur de ce paradigme de la quête de l'identité authentique, les recherches, auxquelles contribuent de façon prépondérante l'histoire, la sociologie, l'anthropologie et la psychologie, s'orientent dans des directions fondamentalement interreliées : critique du modèle pathologique et des représentations qui dénaturent, déforment, disqualifient le vécu homosexuel ; descriptions ethnographiques et sociologiques des expériences individuelles, des styles de vie, des identités, des milieux et des sous-cultures vus de l'intérieur, *i.e.* par les sujets eux-mêmes ; redécouverte de ses racines dans le passé récent ; exploration des manifestations de l'homosexualité dans diverses sociétés tant pour établir l'étendue, voire la banalité, du phénomène, que pour en explorer les variations (Escoffier, 1992 ; Plummer, 1992 ; Weston, 1995). Mais cette idée d'identité homosexuelle est porteuse d'ambiguïté : elle recouvre des sens multiples et renvoie à des expériences diversifiées, ce qui soulève la question de la définition de l'homosexualité et de la spécificité de ses manifestations dans différents contextes historiques et culturels. De ce questionnement naissent deux autres paradigmes.

2- La tendance essentialiste conçoit l'homosexualité comme une forme prédéterminée de la sexualité humaine échappant largement aux influences extérieures, une orientation particulière du désir sexuel dont les causes restent à déterminer, une réalité en soi, constante et « naturelle » en quelque sorte, que les sociétés gèrent de diverses façons. Pour ce courant, les recherches transhistoriques et transculturelles viennent appuyer le double postulat de l'universalité du phénomène homosexuel, du moins d'un noyau irréductible que l'on peut ainsi qualifier, et d'un relativisme culturel qui se traduit par des attitudes extrêmement variables à l'égard de la minorité homosexuelle (Boswell, 1985 ; Mohr, 1992). La vision essentialiste se retrouve également dans certains écrits féministes qui voient le lesbianisme comme une expérience féminine originelle, une identification spontanée entre femmes que l'on oppose à l'hétérosexualité construite et imposée socialement, et où la continuité historique est établie par l'assignation d'un sens politique commun, celui d'une solidarité anti-patriarcale, à des relations, affectives et sexuelles (mais pas forcément), diverses (Chamberland, 1989, 1996 ; Vicinus 1996).

3- La pensée essentialiste sera fortement contestée par le courant constructiviste qui lui reproche notamment de reproduire les schémas psychomédicaux hérités du XIX^e siècle qui ont créé de toutes pièces des catégories du désir sexuel et fait de l'Homosexuel, de la Lesbienne, un personnage qui se distingue par un ensemble de caractéristiques découlant de manière inéluctable de son orientation sexuelle. Ce courant met de l'avant une distinction fondamentale entre comportements et identités homosexuelles. La thèse constructiviste de l'émergence historique d'une identité homosexuelle spécifiquement moderne est née pendant la deuxième moitié des années 1970 de la réflexion collective de militants regroupés autour de la revue britannique *Gay Left* qui appliquent à l'homosexualité une synthèse des perspectives venues du marxisme historique et de l'interactionnisme symbolique. Elle fut ensuite articulée et étayée dans des ouvrages de Jeffrey Weeks (1977, 1981a), Kenneth Plummer (1981), et John D'Emilio (1983), qui auront un impact majeur en introduisant la nécessité d'historiciser le phénomène de l'homosexualité (Escoffier, 1990 et 1992). Le courant constructiviste a également repris à son compte les thèses de Foucault quant au caractère central des pratiques discursives dans la régulation sociale de la sexualité (Foucault, 1976). Les constructivistes rejettent tout principe immanent ou transhistorique qui régirait les relations entre les phénomènes sexuels et sociaux ; ils ne considèrent pas non plus comme allant de soi la normalité hétérosexuelle, celle du plus grand nombre, à laquelle s'adjoindrait, comme un phénomène exceptionnel mais naturel, une minorité homosexuelle. En introduisant des distinctions cruciales entre les actes sexuels et les significations culturelles qui leur sont rattachées, entre les catégories sexuelles imposées socialement et les identités, individuelles et collectives, élaborées à partir de ces catégories, ils ouvrent la voie à une analyse des processus sociaux qui construisent les sexualités humaines.

Dans la première moitié des années 1980, les débats entre essentialistes et constructivistes se sont polarisés autour d'enjeux théoriques (la conceptualisation de l'homosexualité), épistémologiques (recoupant alors des disputes fort anciennes entre universalisme et relativisme, réalisme et nominalisme), autour d'enjeux économiques et organisationnels liés à l'institutionnalisation de ce nouveau champ de savoir ainsi qu'autour d'enjeux politiques (chacun des camps étant associé à une stratégie axée, pour l'un, sur l'affirmation de la minorité homosexuelle et la revendication d'une égalité juridique, pour l'autre sur la dénonciation de l'hétérosexisme, c'est-à-dire des pratiques institutionnelles et discursives qui produisent l'hégémonie hétérosexuelle) (Altman, Vance, Vicinus, Weeks *et al.*, 1989 ; Cecco et Elia, 1993 ; Chamberland, 1994, 1996 ; Duberman, Vicinus et Chauncey, 1990 ; Halperin, 1995 ; Mohr, 1992, pp. 221-242 ; Stein, 1990). Depuis, les cadres conceptuels se sont raffinés et les oppositions, atténuées. Certains considèrent le débat entre essentialisme et constructivisme comme dépassé, dans la mesure où il se ramènerait à un différend autour des causes, biologiques contre psychosociales, de l'homosexualité, ou encore à une querelle entre deux stratégies discursives qui auraient épuisé leurs effets. D'autres s'empressent d'ailleurs de souligner que cette dernière interprétation, dans la mesure où tout est réduit au discours, n'est pas neutre mais révèle un parti pris nominaliste qui l'affilie à un camp, soit celui du constructivisme (Mohr, 1992, p. 297).

4- Dans les années 1980, plusieurs écrits ont également critiqué l'ethnocentrisme (blanc, de classe moyenne) des études gaies et lesbiennes, de même que celui des études sur les femmes, c'est-à-dire non seulement leur inaptitude à prendre en considération la diversité reliée aux classes sociales et aux trajectoires culturelles, mais leur incapacité à conceptualiser les différents systèmes d'oppression sans privilégier la sexualité ou le genre au détriment des autres hiérarchies sociales (Moraga et Anzaldúa, 1981 ; Moraga, 1983 ; Lorde, 1984 ; Hooks, 1990 ; Ramos, 1987 ; Silvera, 1991). À leur tour, ils questionnent le paradigme de l'identité mais font également voler en éclats l'idée d'une identité homosexuelle moderne qui transcenderait les autres différenciations sociales. Toute théorisation, insistent-ils, devrait explorer et articuler les jonctions entre les diverses identités et systèmes de catégorisations sociales (Escoffier, 1992 ; de Lauretis, 1991 ; Seidman, 1993 ; Vicinus 1996).

5- À partir de la deuxième moitié des années 1980, l'arrivée d'une seconde génération de chercheurs et de théoriciens issus pour une bonne part des études littéraires et culturelles

et comprenant, parmi les plus connus, Diana Fuss (1989, 1991), Judith Butler (1990, 1993), Teresa de Lauretis (1994), Eve Sedgwick (1990), va exercer une influence prééminente sur la configuration du champ des études gaies et lesbiennes. Émerge alors un cinquième paradigme se situant dans la lignée du constructivisme, dans la mesure où se poursuit l'exploration des significations culturelles de l'homosexualité. Plus précisément, cette approche considère la dimension culturelle comme l'axe central du champ d'analyse tout en élargissant le champ lui-même pour y englober non seulement les identités liées à la sexualité et au genre, mais aussi des représentations culturelles de toutes sortes (littéraires, cinématographiques, etc.), ainsi que les pratiques, codes et modalités de discours qui les sous-tendent. Dans cette perspective, l'homosexualité est appréhendée essentiellement comme un univers de signes, et l'homosexuel comme producteur et consommateur de signes. Exclu des codes dominants, celui-ci est continuellement à la recherche de sens, d'images, si fugaces soient-elles, de significations cachées, implicites, potentielles, ambiguës, tout en étant constamment confronté à une figure négative et fantomatique de l'homosexualité qui hante toutes les représentations de la culture occidentale du XX^e siècle (Fuss 1991, Sedgwick, 1990).

Tout en reprenant et en complexifiant les enjeux théoriques soulevés par la reconnaissance du caractère socialement organisé et culturellement construit des sexualités, ce courant de pensée, dominé par l'apport des théories *queer*, se distancie du courant constructiviste proprement dit par son positionnement épistémologique post-moderne et ses choix d'outils théoriques. Utilisant des approches et méthodes dérivées de la sémiotique et du déconstructionnisme, il critique avec virulence toute forme d'essentialisme et refuse radicalement tout système de catégories identitaires, de même que toute stratégie (théorique, politique, épistémologique...) qui se réclame d'une position identitaire. Dans cette optique, l'homosexualité et l'hétérosexualité sont vues comme des catégories binaires qui se renvoient l'une à l'autre dans un rapport d'altérité qui en construit le sens : dans un tel système, l'anormalité sert à définir et à stabiliser le normal en absorbant, en contenant et en diffusant tout ce qui n'est pas de l'ordre de la normalité, c'est-à-dire hétérosexuel. D'où la nécessité, à tout le moins discursive, de déconstruire (Butler, 1991 ; Fuss, 1991 ; de Lauretis, 1993 ; Sedgwick, 1990).

L'identité sexuelle sera réexaminée comme une performance narrative à la fois continue et discontinue, à travers laquelle se construit une subjectivité toujours provisoire, multiple, jamais donnée à elle-même, et dont la cohérence n'est qu'apparente et illusoire (Butler, 1991 ; Case, 1993). On rejettera donc tout schéma interprétatif érigé à partir de l'idée d'une identité homosexuelle moderne comme vecteur de la construction de soi, comme mode de socialisation (communauté), comme lieu de contestation de l'oppression sexuelle (mouvement social), ou comme point d'aboutissement d'une relecture historique. L'appellation même d'*études gaies et lesbiennes* sera contestée parce qu'elle reproduit le tracé de frontières identitaires qui excluent d'autres sexualités périphériques et nient la multiplicité et la fluidité des identités sexuelles. Le projet *queer* — un terme intraduisible en français qui signifie littéralement bizarre, hors normes — consiste à créer un espace théorique pour des discours variés et polyphoniques qui questionnent l'hétéronormativité, un espace dans lequel il serait possible d'explorer les intersections entre les fragments multiples des subjectivités (sexualité, genre, ethnie, classe, géographie, etc.) (Beemyn et Eliason, 1996 ; de Lauretis, 1991 ; Edelman, 1995 ; Goldman, 1996 ; Namaste, 1994 ; Probyn, 1996 ; Savona, 1994 ; Seidman, 1993 ; Warner, 1993).

Une fois la controverse entre essentialisme et constructivisme calmée, les échanges se sont donc à nouveau animés, voire échauffés, durant ces dernières années, avec la remise en question du vocabulaire et de la syntaxe qui avaient jusque-là structuré le champ théorique des études gaies et lesbiennes. Il était en effet admis que l'homosexualité, en tant qu'expérience individuelle et que réalité socialement organisée, constituait une catégorie scientifique et un objet de recherche que l'on pouvait examiner à l'aide des concepts et méthodes propres à une discipline, ou une combinaison de disciplines à l'intérieur d'une approche interdisciplinaire. Or, d'une part le développement même des recherches empiriques, particulièrement en histoire et en anthropologie, a fait surgir des interrogations sur les concepts et les catégories analytiques appliqués aux construits socioculturels des sexualités et des genres dans des

contextes autres que ceux des sociétés occidentales contemporaines (Halperin, 1993 ; Penn, 1992 ; Vicinus, 1996). Par exemple, le vocabulaire employé pour parler des berdaches en Amérique du Nord ou des « hijras » aux Indes souffre d'imprécision, d'inconsistance et d'ethnocentrisme : historiquement, on les a désignés comme des homosexuels, des travestis, des hermaphrodites, des transsexuels — termes dérivés de la sexologie —, ou encore on a décrit le phénomène en prenant pour acquis une conception binaire des catégories de sexe (Weston, 1995, pp. 346-348). En parlant des homosexualités au pluriel, on reconnaît le problème mais on ne le résoud pas.

D'autre part, selon la perspective *queer*, les catégories identitaires sont l'instrument du régime de régulation sociale, que ce soit comme catégories normalisatrices ou comme point de ralliement pour une contestation en vue de se libérer de l'oppression (Butler, 1991 ; Fuss 1991). Dans les champs scientifique, culturel et politique, le potentiel de subversion de l'homosexualité — tout comme celui des autres sexualités hors normes — vient de sa position à la marge du social, à la fois intérieure et extérieure, de laquelle peut s'exercer une pression soutenue de façon à déconstruire, déstabiliser, miner les systèmes de catégories et les codes culturels, y compris ceux qui permettent au champ scientifique d'opérer. Par exemple, on remet en question les cadres disciplinaires traditionnels, lesquels maintiennent des frontières artificielles et rigides qu'il faudrait briser ou transcender en développant les études *queer* comme champ autonome. Ou encore, on oppose à la prétendue objectivité produite par un langage scientifique distant et désincarné un discours dans lequel s'investit personnellement le chercheur et où s'entremêlent plusieurs niveaux de langage.

En somme, l'approche *queer* déplace le point de mire des sexualités marginales vers une analyse critique des discours et représentations culturelles, y compris scientifiques, portant sur les sexualités. Mais elle ne se contente pas de dévoiler le caractère idéologique des catégories d'analyse ni de dénoncer l'arbitraire des règles du discours scientifique : elle en fait son leit-motiv épistémologique, questionnant sans relâche la possibilité et la pertinence d'un savoir scientifique sur le phénomène de l'homosexualité. Autrement dit-elle s'inscrit d'emblée dans la logique d'un désir qui refuse d'être nommé, catégorisé, analysé, contrôlé.

Entreprise relevant d'une volonté d'appréhender la logique du libidinal, lieu d'activité politique et intellectuelle qui s'emploie à questionner les formes culturellement déterminées — et culturellement déterminantes — que peut emprunter le « désir », la théorie *queer* ne peut devenir elle-même qu'à travers le mouvement par lequel elle se nie elle-même, résiste à elle-même, se perçoit comme étant toujours ailleurs, opérant comme une force de déplacement, de désappropriation : opérant, en somme, comme un vecteur du désir. [...] Utopique de par sa négativité, la théorie *queer* serpente sans fin vers la prise de conscience que sa réalisation demeure impossible, que c'est uniquement comme force de déréalisation, de dissolution dans les méandres d'un désir sans sujet, qu'elle peut être elle-même. (Edelman, 1995, p. 345-346, traduction)

ENJEUX ET DÉBATS ACTUELS

Même si elles renvoient à des façons divergentes d'interroger le champ de la différence sexuelle, les deux appellations, *études gaies et lesbiennes* et *études queer*, sont souvent utilisées de manière interchangeable dans les pays anglophones. Quelle que soit l'appellation retenue, le champ s'est étendu de fait à toutes les sexualités qui transgressent les normes (bisexualité, transsexualité, travestisme, transgenrisme, sadomasochisme... incluant des pratiques hétérosexuelles qui s'écartent du modèle hétéronormatif) et plus largement encore, à l'ensemble des sexualités et des processus qui construisent les différenciations sexuelles dans différents contextes historiques et culturels.

Les études gaies et lesbiennes cherchent à décoder les significations sexuelles inscrites dans de multiples formes d'expression culturelle, tout en s'efforçant en même temps de décoder les significations culturelles inscrites dans les discours et les pratiques de la sexualité. (Abelove, Barale et Halperin, 1993, p. xvi, traduction)

Les études gaies et lesbiennes ne forment donc pas un domaine bien délimité, qui s'ajouterait ou se juxtaposerait aux autres spécialités déjà établies. Traversant les frontières disciplinaires, broyant les découpages thématiques traditionnels, faisant appel à une panoplie d'approches, de théories, de méthodes, elles se sont déployées dans des directions multiples, de sorte qu'il s'avère impossible d'en circonscrire précisément les contours actuels ou même d'en anticiper le devenir. On ne peut uniquement et pas même principalement les caractériser par une liste d'objets ou de thèmes de recherche, mais plutôt par les déplacements qu'elles opèrent dans les constructions théoriques et les axes de recherche antérieurement définis : tout comme les études féministes l'ont fait pour le genre et les rapports de sexe, les études gaies et lesbiennes placent la sexualité et les différentes sexualités au centre de la réflexion et des schémas analytiques mis en œuvre à l'intérieur d'un ensemble de champs et sous-champs de recherche. D'où leur potentiel à générer des interrogations qui alimentent la réflexion sociologique. Mentionnons, à titre d'exemples, la sociologie des mouvements sociaux qui a, jusqu'à maintenant, presque toujours laissé de côté les mouvements de libération sexuelle, ou encore, comme le relève Lhomond dans ce numéro, les travaux sur les minorités, lesquels prennent rarement en considération les sexualités minoritaires.

Sur les plans théorique et empirique, il s'avère pratiquement impossible de dissocier sexe, genre et sexualité. Le champ des études féministes et celui des études sur les homosexualités se chevauchent donc. Les études lesbiennes se retrouvent à la jonction des deux ; dans les universités, elles n'occupent généralement pas un espace autonome, mais elles se sont développées tantôt à l'intérieur des programmes d'études sur les femmes, tantôt simultanément aux études gaies. Les jeux d'alliances entre lesbiennes, féministes et gais sont variables, complexes et mouvants mais un peu partout, des dissensions se sont manifestées à un moment ou à un autre (Auchmuty, Jeffreys et Miller, 1992 ; Escoffier, 1992 ; Plummer, 1992 ; Wilton, 1995). D'un côté, les lesbiennes ont dû, et doivent toujours, se battre pour ne pas être reléguées à la position minoritaire qui était la leur au point de départ dans les structures universitaires et qui risquait d'être reproduite dans les programmes féministes ou les regroupements gais mixtes ; de plus, elles avaient à contester à la fois l'hétérocentrisme de la pensée féministe, soit la présomption réitérée que toutes les femmes — et tous les hommes — sont hétérosexuelles, ce qui a pour effet de (re)naturaliser les rapports de sexe, de même que le sexisme des études gaies, qui conduit à négliger les différences entre homosexualité masculine et féminine et les inégalités liées au sexe. Mais d'un autre côté, elles ont pu, à travers ces confrontations, exercer une influence marquante sur la réflexion théorique dans l'un et l'autre domaine. Ainsi, l'impact du féminisme et surtout du post-féminisme sur la pensée *queer* est indéniable.

L'interdisciplinarité constitue un autre lieu de débat. Si tous reconnaissent que les échanges entre plusieurs perspectives disciplinaires ont stimulé l'effervescence théorique à l'intérieur du champ des études gaies et lesbiennes et donné lieu à des collaborations fructueuses dans certaines recherches empiriques, de profonds désaccords subsistent quant à l'importance de maintenir ou non les cadres disciplinaires (Plummer, 1992). Les uns y voient une protection contre les dangers de la ghettoïsation : la présence des études gaies et lesbiennes dans les structures disciplinaires assure une diffusion plus large des travaux réalisés et offre de meilleures garanties qu'ils ne seront pas ignorés ou marginalisés ; de plus, l'apport conceptuel et méthodologique propre aux disciplines respectives permet d'enrichir la réflexion et de satisfaire aux exigences de rigueur, lesquelles se mesurent à des aunes différentes d'une discipline à l'autre. D'autres soulignent que l'étude des homosexualités ne relève d'aucune discipline en propre, que les découpages disciplinaires sont arbitraires et limitatifs et devraient céder le pas à une approche transdisciplinaire.

Quoi qu'il en soit, comme le remarque Perron dans ce numéro, on ne peut que constater les difficultés d'un dialogue entre des spécialistes qui ont chacun leur propre façon de construire l'objet d'étude, sans compter les rivalités et les préjugés envers les autres disciplines (Penn, 1992 ; Bell et Valentine, 1995 ; Weston, 1995). Duggan (1995) déplore la méconnaissance des travaux historiques en études gaies et lesbiennes dont font preuve les théoricien-ne-s *queer*

souvent spécialisés en études littéraires, et le refus parallèle des historien-ne-s de se laisser questionner par la théorie *queer*. Namaste (1996) adresse un reproche similaire aux écrits *queer* sur les transsexuels, soit le fait d'ignorer les études sociologiques, anthropologiques et ethnométhodologiques antérieurement réalisées. Plus fondamentalement, il reproche à la théorie *queer* d'avoir réduit les identités transsexuelles à leur dimension figurative et leur fonction discursive, sans prendre en considération les aspects sociaux et historiques. Bien plus, la théorie *queer* se serait approprié cette figure allégorique pour l'utiliser à ses propres fins théoriques, à savoir démontrer le binarisme des catégories sexuelles. Sa critique peut être étendue à plusieurs autres travaux menés dans une perspective *queer* dans la mesure où ceux-ci prétendraient épuiser la lecture des subjectivités : appréhendé comme un corps performant dans un univers complexe de signes, le sujet y perd toute consistance sociologique.

Ce numéro de *Sociologie et sociétés* fait appel à des sociologues, mais aussi à des spécialistes en anthropologie, en psychologie, en science politique, en études littéraires, en communications et en études culturelles. Il ne prétend pas épuiser tout le registre du questionnement actuel dans les études gaies et lesbiennes, mais il en représente un bon échantillon.

Les contributions d'Elsbeth Probyn et de Paul-André Perron abordent les enjeux théoriques et épistémologiques liés à l'introduction du paradigme *queer*. À travers une relecture de l'héritage foucauldien où s'articulent les thèmes du pouvoir, du discours, du plaisir et du désir, Probyn montre que la sexualité, tout comme le genre et l'ethnicité, est un point nodal du pouvoir dans nos sociétés, un lieu où le sujet est à la fois nommé et défini à travers les catégories normalisatrices du savoir, et incité à se nommer et à se définir lui-même. Les études gaies et lesbiennes ont attiré l'attention, sur le plan sociologique notamment, sur les identités sexuelles marginales ; la théorie *queer* part de la sexualité pour comprendre autrement le social.

Pour sa part, Perron s'interroge sur les implications épistémologiques postmodernes du projet *queer*, lequel pose les subjectivités érotisées comme base du discours. Son article propose une réflexion de fond sur les rapports entre le sujet connaissant et la connaissance dans différents systèmes philosophiques. Comme Perron le rappelle à juste titre, la critique de l'essentialisme ainsi que le refus d'une normativité scientifique qui découlerait de connaissances objectives ne sont des idées nouvelles ni en sociologie ni dans l'histoire des sciences. Enfin, l'auteur s'interroge sur les conséquences d'un rejet de toute scientificité qui ne laisse que la rhétorique comme mode d'argumentation, ainsi que sur les malentendus que peut entraîner l'interdisciplinarité.

L'intrusion du « je » dans un texte scientifique, rarement observée dans les écrits francophones, est un procédé de plus en plus courant dans les études gaies et lesbiennes en Amérique du Nord. La référence explicite à l'identité personnelle du chercheur ou de la chercheuse, à des expériences vécues, apparaît comme une manière de saper, ou tout au moins de questionner, la prétendue objectivité du langage scientifique et de rendre plus transparents les processus concrets qui sous-tendent la réflexion théorique et la production de connaissances. L'article de Madiha Didi Khayatt nous en fournit un exemple. L'auteure part de son expérience personnelle en tant qu'enseignante universitaire et de divers incidents s'étant déroulés dans son entourage immédiat pour nous livrer une réflexion sur l'identité. Khayatt réexamine à la lumière de la critique *queer* la notion d'identité sexuelle, en tant que rôle et que performance, et celle d'identification aux autres, dans le cadre très concret d'une relation pédagogique entre l'enseignant-e et ses élèves. Remettant en cause la stratégie politique du *coming-out* visant à offrir des modèles positifs aux jeunes, elle discute les affirmations sous-jacentes à une telle stratégie. Travaillant à l'intérieur d'une perspective sociologique plutôt littéraire, Khayatt en arrive elle aussi à constater la complexité et la mouvance des significations rattachées à l'affirmation publique de son homosexualité. Sa contribution montre la fécondité des tensions théoriques générées par la confrontation des paradigmes identitaire et *queer*.

À un autre niveau, l'article de Khayatt fait ressortir une certaine incompatibilité entre l'injonction militante (affirmer son identité sexuelle) et l'injonction scientifique (questionner les identités sexuelles). Ce thème du choc entre besoins politiques et besoins scientifiques est

abordé de manière plus approfondie dans deux autres articles, ceux de De Busscher et Lhomond. À des degrés variables d'un pays à l'autre, la recherche sur l'homosexualité a été stimulée ou propulsée par le développement d'un secteur de recherches liées à la problématique sociale de l'épidémie du sida, secteur qui s'est structuré à partir d'une dynamique triangulaire impliquant le mouvement gai, l'État et les chercheurs. Pierre de Busscher s'est intéressé aux constantes et variations qu'on retrouve dans l'histoire des relations entre champ scientifique et mouvement homosexuel, puis à l'impact du sida sur ces relations en France ces dernières années. Il identifie des enjeux susceptibles de générer des tensions entre ces deux champs tels que celui de la double légitimité des chercheurs ou celui de la qualification/disqualification des savoirs et des pratiques de recherche (disciplines, objets...), lesquels s'appuient sur des critères divergents et parfois difficilement conciliables, selon que l'on se situe dans l'un ou l'autre champ.

La gestion bureaucratique de l'épidémie du sida ravive l'intérêt pour certaines questions de recherche, notamment celle de la prévalence des conduites homosexuelles à l'intérieur des enquêtes sur les comportements sexuels et les pratiques à risques. Dans son article, Brigitte Lhomond fait état des plus récentes enquêtes quantitatives dans divers pays, lesquelles remettent en question la proportion estimée à 10 % d'homosexuel-le-s dans la population. Or, ce chiffre est devenu un puissant symbole depuis la publication des Rapports Kinsey dont il a été tiré, non sans quelque compromis, rappelle Lhomond. Selon son analyse, la question du nombre (combien sont-ils, combien sont-elles ?) est d'abord un enjeu politique pour la communauté, dans la mesure où celle-ci cherche à asseoir son statut de minorité sociale et sa force politique sur la base de cette importance numérique. Tout comme elle l'est pour ses détracteurs pour des raisons inverses, et pour les gouvernements, puisqu'en dépendent l'orientation et l'ampleur des actions concernant le sida.

Dans le champ des recherches épidémiologiques en matière de prévention du sida, l'enquête menée par Rommel Mendès-Leite et Catherine Deschamps auprès d'hommes ayant des pratiques bisexuelles fait ressortir que la perception et la gestion des risques varient selon le sexe des partenaires et le type de relation (amoureuse ou rencontre occasionnelle). En d'autres termes, la vigilance préventive s'effondre lorsque le/la partenaire est perçu-e comme stable et fidèle, et les femmes sont présumées plus stables et plus fidèles, ce qui démontre encore une fois qu'on ne peut comprendre les comportements sexuels, et dans ce cas, les conduites préventives face au sida — un objet étroitement défini en apparence — sans en examiner les fondements culturels. Cet article illustre à nouveau l'intérêt des approches interdisciplinaires : en explorant les significations culturelles des pratiques sexuelles à l'aide de méthodes qualitatives, la sociologie et l'anthropologie permettent de mieux comprendre comment les catégories sexuelles sont perçues, et éventuellement de perfectionner les méthodologies des enquêtes épidémiologiques.

Familles et couples forment les structures de base de nos sociétés. Deux générations après l'émergence de mouvements de libération, gais et lesbiennes n'en contestent plus l'existence. Un grand nombre d'entre eux considèrent plutôt que leur intégration sociale passe par la reconnaissance des couples et des familles pour les conjoints et conjointes de même sexe. De fait, plusieurs d'entre eux vivent déjà en couple et forment des familles (biparentales, monoparentales et reconstituées) avec des enfants issus d'un mariage hétérosexuel ou d'une union homosexuelle. Il existe encore trop peu de recherches sociologiques sur les transformations des structures et des relations familiales prenant en compte cette dimension. Cette carence est d'autant plus déplorable que, de plus en plus, des sociologues ou des psychologues, par exemple, sont appelés comme experts devant les tribunaux, où on leur demande de confirmer ou d'infirmer la validité sociale et juridique des unions et des familles avec des conjoint-e-s de même sexe. Un exemple récent est celui de la Cour suprême d'Hawaï, qui a voulu entendre les arguments pour et contre une éducation par des parents homosexuels avant de trancher en faveur d'une reconnaissance des mariages entre gais et lesbiennes.

Dans leur article, Danielle Julien et Élise Chartrand distinguent deux tendances dans les recherches empiriques en psychologie familiale appartenant à la tradition nord-américaine, et discutent des apports de chacune. Là encore, les exigences scientifiques et politiques ne se

concilient pas toujours aisément. Ainsi, les recherches qui démontrent que les enfants élevés depuis leur plus jeune âge par des parents homosexuels présentent peu de différences par rapport à ceux élevés dans des familles hétérosexuelles sont utiles pour appuyer la revendication d'une égalité des droits juridiques. Mais le constat d'une absence de différences n'offre guère d'intérêt sur le plan théorique et n'incite pas à poursuivre des recherches. On peut certainement interpréter comme un autre indice du rayonnement des études gaies et lesbiennes le fait que des chercheurs qui travaillent à partir d'autres problématiques intègrent l'orientation sexuelle comme variable majeure dans leur analyse comparative de la diversité conjugale et familiale. Les auteurs avancent que l'intérêt scientifique ne réside pas seulement dans le fait d'inclure cette autre facette des réalités familiales contemporaines, mais aussi dans celui de développer des modèles théoriques de portée plus générale en distinguant les dynamiques liées aux structures de genre et celles liées aux orientations sexuelles. Leur contribution confirme la nécessité de poursuivre plusieurs stratégies de recherche.

Chamier s'intéresse lui aussi au couple, mais sous un tout autre angle. Par l'entremise de la question de l'amour du tiers, il examine les constructions socioculturelles qui fondent le lien conjugal. Après avoir établi une typologie des représentations filmiques des relations à trois, il soutient que l'intrusion du tiers soulève parfois des questions paradigmatiques sur les catégorisations sexuelles, notamment la bipolarisation homo/hétérosexualité, sur l'exclusivité du lien conjugal de même que sur l'idéologie familialiste. Ses conclusions rejoignent la critique *queer* des mouvements identitaires, lesquels cristallisent des expressions particulières de la sexualité en autant de particularismes distinctifs, contribuant ainsi au renforcement de catégories cloisonnées, hiérarchisées et naturalisées.

Les articles de Gert Hekma et de Robert Schwartzwald illustrent bien, chacun à sa manière, en quoi les constructions entourant la sexualité sont centrales dans la culture, ne concernent pas seulement les minorités sexuelles et ne se limitent pas au domaine de la sexualité proprement dite. Partant du constat d'un échec de la révolution sexuelle, plus précisément d'un écart entre l'évolution de la permissivité morale et les transformations des comportements sexuels, qui n'auraient guère changé, Hekma explique cet immobilisme en examinant la grammaire sexuelle occidentale, c'est-à-dire les règles communes qui sous-tendent les constructions sociales et culturelles des diverses sexualités. Par exemple, il montre comment la gestion sociale de l'homosexualité reproduit les frontières entre le public, où l'hétérosexualité constitue la face visible de la sexualité, et le privé, où l'on tente de reléguer et de maintenir les pratiques homosexuelles tant individuelles que collectives. Dans son article, Hekma interroge le refus profond et généralisé de reconnaître la sexualité comme quelque chose de culturel et d'intervenir en ce domaine, par exemple dans l'éducation des jeunes, sur la base de cette prémisse.

Dans son article, Robert Schwartzwald analyse l'usage des tropes homophobes dans les discours nationalistes anti-coloniaux québécois, dont le célèbre « Trudeau-la-tapette » du Manifeste du Front de Libération du Québec, en octobre 1970, est sans doute l'exemple le plus connu au Québec. Plus globalement, il s'intéresse à l'allégorisation de la question nationale à travers une mise en scène de la différence sexuelle dans la culture populaire (films, pièces de Michel Tremblay) et dans la production savante (de la revue *Parti Pris* aux écrits d'Hubert Aquin et de Jean Larose). Par-delà l'examen des stratégies rhétoriques, Schwartzwald veut montrer l'apport des théories *queer* pour penser la construction des subjectivités, les différences identitaires (sexuelles, nationales...) ainsi que les rapports entre culture et citoyenneté. Selon Eve Sedgwick (1990), le construit culturel de l'homosexualité constitue un signifiant-clé dans la culture occidentale. L'article de Schwartzwald le démontre bien.

Dans le champ de la production culturelle proprement dite, cinématographique dans ce cas-ci, Chantale Nadeau s'intéresse à la consommation croissante des images lesbiennes dans l'espace public depuis quelques années. Elle propose une problématique pour analyser cette visibilité en tant qu'enjeu d'un processus de négociation, entre, d'une part, la recherche de reconnaissance sociale par les groupes sexuels minoritaires — dont les lesbiennes —, et, d'autre part, les possibilités et les limites d'inscription des représentations lesbiennes à l'intérieur d'un

espace culturel imprégné d'hétérosexisme. Comme le souligne Nadeau, les construits représentationnels des sexualités périphériques deviennent des enjeux cruciaux dans un système où « de plus en plus l'espace médiatique interfère avec l'espace social », et où la logique de l'affrontement cède le pas à une logique de marchandisation et de négociation des différences identitaires dans l'espace économique et politique.

Il reste à souhaiter que l'étude des homosexualités et, plus largement, des sexualités trouve sa place à l'intérieur de la sociologie. Nous manquons de connaissances empiriques sur plusieurs dimensions sociologiques concernant les personnes qui vivent des sexualités marginalisées : identités, modes de vie, couples et familles, problèmes de santé physique et mentale, réseaux et sous-cultures, et ainsi de suite. Mais à leur tour, ces recherches ne peuvent se réaliser sans interroger les processus sociaux qui participent à la construction, à la régulation et à la représentation des diverses sexualités. Les études gaies et lesbiennes mettent au défi non pas seulement de dénoncer les biais préjudiciables envers les personnes homosexuelles mais d'analyser l'ensemble des pratiques sociales, dans une pluralité de domaines, qui construisent et reproduisent les différenciations et les hiérarchies sexuelles. Elles nous conviennent à reprendre le projet de Schelsky d'une sociologie de la sexualité, tout en le redessinant et en considérant l'homosexualité non plus comme un fléau mais comme un fait social.

Line CHAMBERLAND
 Département des sciences sociales
 Collège de Maisonneuve
 3800, rue Sherbrooke Est
 Montréal (Québec), Canada H1X 2A2

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ABELOVE, Henry (1995), « The Queering of Lesbian/Gay History », *Radical History Review*, « The Queer issue : New Visions of America's Lesbian and Gay Past », n° 62, pp. 44-57.
- ABELOVE, Henry, Michèle Aina BARALE et David M. HALPERIN (1993), *The Lesbian and Gay Studies Reader*, New York, Routledge.
- ALTMAN, Dennis, Carole VANCE, Martha VICINUS, Jeffrey WEEKS, *et al.* (1989), *Homosexuality. Which Homosexuality ? International Conference on Lesbian and Gay Studies*, London, GMP Publishers.
- AUCHMUTY, Rosemary, Sheila JEFFREYS, et Elaine MILLER (1992), « Lesbian History and Gay Studies : Keeping a Feminist Perspective », *Women's History Review*, vol. 1, n° 1, pp. 89-108.
- BECKER, Howard (1966), *Outsiders : Studies in the Sociology of Deviance*, New York, Free Press.
- BEEMYN, Brett et Mickey ELIASON (1996), *Queer Studies. A Lesbian, Gay, Bisexual, and Transgender Anthology*, New York, New York University Press.
- BELL, David et Gill VALENTINE (1995), *Mapping Desire. Geographies of Sexualities*, New York, Routledge.
- BOSWELL, John (1985 - ©1980), *Christianisme, tolérance sociale et homosexualité*, Paris, Gallimard. Trad. fr.
- BUTLER, Judith (1990), *Gender Trouble : Feminism and the Subversion of Identity*, New York et Londres, Routledge.
- BUTLER, Judith (1991), « Imitation and Gender Insubordination », in Diana Fuss (dir.), *Inside/Out : Lesbian Theories, Gay Theories*, New York, Routledge, pp. 13-31.
- BUTLER, Judith (1993), *Bodies that Matter : On the Discursive Limits of Sex*, New York et Londres, Routledge.
- CASE, Sue-Ellen (1993), « Toward a Butch-Femme Aesthetic », in Henry Abelow, Michèle Aina Barale et David M. Halperin, *The Lesbian and Gay Studies Reader*, New York, Routledge, pp. 294-306.
- CECCO, John de et John P. ELLA (dir.) (1993), *If you Seduce a Straight Person, Can You Make Them Gay ? Issues in Biological Essentialism Versus Social Constructionism in Gay and Lesbian Identities*, New York, Haworth Press. Publié simultanément in *Journal of Homosexuality*, vol. 24, n° 3/4.
- CHAMBERLAND, Line (1989), « Le lesbianisme : continuum féminin ou marronnage ? Réflexions féministes pour une théorisation de l'expérience lesbienne », *Recherches féministes*, vol. 2, n° 2, pp. 135-145.
- CHAMBERLAND, Line (1994), *Le lesbianisme à Montréal entre 1950 et 1972. Une analyse sociologique d'expériences vécues*, Montréal, thèse de doctorat en sociologie, Université de Montréal.
- CHAMBERLAND, Line (1996), *Mémoires lesbiennes. Le lesbianisme à Montréal entre 1950 et 1972*. Montréal, éditions du Remue-ménage.
- CLAGS (1994), *Directory of Lesbian and Gay Studies*, New York, The Center for Lesbian and Gay Studies, City University of New York.
- D'EMILIO, John (1983), *Sexual Politics, Sexual Communities. The Making of a Sexual Minority in the United States, 1940-1970*, Chicago, University of Chicago Press.
- D'EMILIO, John (1992), *Making Trouble. Essays on Gay History, Politics, and the University*, New York, Routledge.

- DUBERMAN, Martin, Martha VICINUS, et George CHAUNCEY, Jr (1990), *Hidden from History. Reclaiming the Gay and Lesbian Past*. New York, Meridian.
- DUGGAN, Lisa (1995), « The Discipline Problem. Queer Theory Meets Lesbian and Gay History », *GLQ : A Journal of Lesbian and Gay Studies*, vol. 2, pp. 179-191.
- EDELMAN, Lee (1995), « Queer Theory. Unstating Desire », *GLQ : A Journal of Gay and Lesbian Studies*, vol. 2, pp. 343-346.
- EISEN, Vitka et Irene HALL (dir.) (1996), « Lesbian, Gay, Bisexual, and Transgender People and Education », *Harvard Educational Review*, vol. LXVI, n° 2.
- ESCOFFIER, Jeffrey (1990), « Inside the Ivory Closet : The Challenges Facing Lesbian and Gay Studies », *Outlook*, n° 10, pp. 40-48.
- ESCOFFIER, Jeffrey (1992), « Generations and Paradigms : Mainstreams in Lesbian and Gay Studies », *Journal of Homosexuality*, vol. 24, n° 1/2, pp. 7-26.
- FOUCAULT, Michel (1976). *Histoire de la sexualité, I. La volonté de savoir*, Paris, Gallimard.
- FUSS, Diana (1989), *Essentially Speaking. Feminism, Nature and Difference*, New York, Routledge.
- FUSS, Diana (1991), « Inside/Out », in Diana Fuss (dir.), *Inside/Out : Lesbian Theories, Gay Theories*, New York, Routledge, pp. 1-10.
- GAGNON, J. H. et W. S. SIMON (dir.) (1967a), *Sexual Deviance*, New York, Harper and Row.
- GAGNON, J. H. et W. S. SIMON (1967b), « Homosexuality : The Formulation of a Sociological Perspective », *Journal of Health and Social Behaviour*, vol. 8, sept. 1967, pp. 177-184.
- GARBER, Linda (1995), *Tilting the Tower. Lesbians/Teaching/Queer Subjects*, New York, Routledge, 1995.
- GARKINKEL, Harold (1967), *Studies in Ethnomethodology*, Englewood Cliffs, NJ, Prentice-Hall.
- GOFFMAN, Erving (1963), *Stigma : Notes on the Management of a Spoiled Identity*, Englewood Cliffs, NJ, Spectrum Books.
- GOLDMAN, Ruth (1996), « Who Is That Queer Queer ? Exploring Norms around Sexuality, Race, and Class in Queer Theory », in Brett Beemyn et Mickey Eliason, *Queer Studies. A Lesbian, Gay, Bisexual, and Transgender Anthology*. New York, New York University Press, pp. 169-182.
- GUILLAUMIN, Colette (1992), *Sexe, Race et Pratique du pouvoir. L'idée de Nature*, Paris, Éditions Côté-femmes.
- HALPERIN, David M. (1993), « Is There a History of Sexuality ? », in Henry Abelove, Michèle Aina Barale et David M. Halperin, *The Lesbian and Gay Studies Reader*, New York, Routledge, pp. 416-431.
- HALPERIN, David M. (1995), *Saint Foucault. Towards a Gay Hagiography*, New York, Oxford University Press.
- HEKMA, Gert et Theo Van der MEER (1992), « Gay and Lesbian Studies in the Netherlands », in Henry L. Minton (dir.), *Gay and Lesbian Studies, The Emergence of a Discipline*. New York, Haworth Press, pp. 125-136.
- HOOKS, Bell (1990), *Yearning : Race, Gender, and Cultural Politics*, Boston, South End Press.
- LAURETIS, Teresa de (1991), « Queer Theory », *Differences : A Journal of Feminist Cultural Studies*, vol. 3, n° 2, pp. 3-11.
- LAURETIS, Teresa de (1993), « Sexual Indifference and Lesbian Representation », in Henry Abelove, Michèle Aina Barale et David M. Halperin, *The Lesbian and Gay Studies Reader*, New York, Routledge, pp. 141-158.
- LAURETIS, Teresa de (1994), *The Practice of Love. Lesbian Sexuality and Perverse Desire*, Indianapolis, Indiana University Press.
- LORDE, Audre (1984), *Sister Outsider : Essays and Speeches*, Trumansburg, NY, The Crossing Press.
- MARCUSE, Herbert (1963), *Éros et civilisation*, Paris, Éditions de Minuit. Trad. fr.
- MATHIEU, Nicole-Claude (1991), *L'anatomie politique. Catégorisations et idéologies des sexes*, Paris, Éditions Côté-femmes.
- MCINTOSH, Mary (1981 - ©1968), « The Homosexual Role », in Kenneth Plummer, *The Making of the Modern Homosexual*, Totowa, NJ, Barnes and Nobel Books, pp. 30-49.
- MENDÈS-LEITE, Rommel (dir.) (1994), *Sodomites, invertis, homosexuels. Perspectives historiques*, Lille, Éditions GKC.
- MENDÈS-LEITE, Rommel (dir.) (1995), *Un sujet inclassable ? Approches sociologiques, littéraires et juridiques des homosexualités*, Lille, Éditions GKC.
- MENDÈS-LEITE, Rommel et Pierre de BUSSCHER (dir.) (1993), *Gay Studies from the French Cultures : Voices from France, Belgium, Brazil, Canada and The Netherlands*, New York, Haworth Press. Publié simultanément in *Journal of Homosexuality*, vol. 25, n° 1/2/3.
- MINTON, Henry L. (dir.) (1992), *Gay and Lesbian Studies. The Emergence of a Discipline*, New York, Haworth Press. Publié simultanément in *Journal of Homosexuality*, vol. 24, n° 1/2.
- MOHR, Richard (1992), *Gay Ideas*, Boston, Beacon Press.
- MORAGA, Cherríe (1983), *Loving in the War Years. Lo que nunca pasó por sus labios*, Boston, South End Press.
- MORAGA, Cherríe et Gloria ANZALDÚA (dir.) (1981), *This Bridge Called My Back. Writings by Radical Women of Color*, Watertown, Mass., Persephone Press.
- NAMASTE, Ki (1994), « The Politics of Inside/Out : Exploring Queer Theory, Poststructuralism, and a Sociological Approach to Sexuality », *Sociological Theory*, vol. 12, n° 2, pp. 220-231.
- NAMASTE, Ki (1996), « Tragic Misreadings » : Queer Theory's Erasure of Transgender Subjectivity », in Brett Beemyn et Mickey Eliason, *Queer Studies. A Lesbian, Gay, Bisexual, and Transgender Anthology*. New York, New York University Press. pp. 183-203.
- PENN, Donna (1992), « Queer : Theorizing Politics and History », *Radical History Review*, « The Queer issue : New Visions of America's Lesbian and Gay Past », n° 62, pp. 24-43.
- PLUMMER, Kenneth (1975), *Sexual Stigma : An Interactionist Account*, Londres, Routledge and Kegan Paul.
- PLUMMER, Kenneth (1981), *The Making of the Modern Homosexual*, Totowa, NJ, Barnes and Nobel Books.

- PLUMMER, Kenneth (1992), « Speaking its Name : Inventing a Lesbian and Gay Studies », in Kenneth Plummer (dir.), *Modern Homosexualities : Fragments of Lesbian and Gay Experience*, New York, Routledge, pp. 3-25.
- PROBYN, Elspeth (1996), *Outside Belongings*, New York et Londres, Routledge.
- RAMOS, Juanita (dir.) (1987), *Compañeras : Latina Lesbians (An Anthology)*, New York, Latina Lesbian History Project.
- REICH, Wilhelm (1969), *The Sexual Revolution*, New York, Farrar, Strauss et Giroux.
- RISMAN, Barbara et Pepper SCHWARTZ (1988), « Sociological Research on Male and Female Homosexuality », *Annual Review of Sociology*, n° 14, pp. 125-147.
- ROSCOE, Will (1992), « History's Future : Reflections on Lesbian and Gay History in the Community », in Henry L. Minton (dir.), *Gay and Lesbian Studies, The Emergence of a Discipline*, New York, Haworth Press, pp. 161-179.
- SAVONA, Jeannelle Laillou (1994), « Le phénomène "queer" : essai de lecture féministe », *Revue canadienne de littérature comparée*, vol. 21, n° 1/2, mars-juin, pp. 265-276.
- SCHELSKY, Helmut (1966), *Sociologie de la sexualité*, Paris, Gallimard. Trad. fr.
- SEDGWICK, Eve Kosofsky (1990), *Epistemology of the Closet*, Berkeley et Los Angeles, University of California Press.
- SEIDMAN, Steven (1993), « Identity and Politics in a "Postmodern" Gay Culture : Some Historical and Conceptual Notes », in Michael Warner, *Fear of a Queer Planet. Queer Politics and Social Theory*, Minneapolis, University of Minnesota Press, pp. 105-142.
- SILVERA, Makeda (dir.) (1991), *Piece of my Heart. A Lesbian of Colour Anthology*, Toronto, Sister Vision Press.
- STEIN, Edward (1990), *Forms of Desire : Sexual Orientation and the Social Constructionist Controversy*, New York, Garland.
- STEIN, Edward (1994), « The Relevance of Scientific Research About Sexual Orientation to Lesbian and Gay Rights », *Journal of Homosexuality*, vol. 27, n° 3/4, pp. 269-308.
- VICINUS, Martha (1996), « "They Wonder to Which Sex I Belong" : The Historical Roots of the Modern Lesbian Identity », in Martha Vicinus (dir.), *Lesbian Subjects. A Feminist Studies Reader*, Bloomington and Indianapolis, Indiana University Press, pp. 233-259.
- WARNER, Michael (1993), *Fear of a Queer Planet. Queer Politics and Social Theory*, Minneapolis, University of Minnesota Press.
- WAUGH, Thomas (1996), *Hard to Imagine. Gay Male Eroticism in Photography and Film from Their Beginnings to Stonewall*, New York, Columbia University Press.
- WEEKS, Jeffrey (1977), *Coming Out : Homosexual Politics in Britain from the Nineteenth Century to the Present*, Londres, Quartet Books.
- WEEKS, Jeffrey (1981a), *Sex, Politics and Society*, Londres, Longman.
- WEEKS, Jeffrey (1981b), « Discourse, Desire and Sexual Deviance : Some Problems in a History of Homosexuality », in Kenneth Plummer, *The Making of the Modern Homosexual*, Totowa, NJ, Barnes and Nobel Books, pp. 76-111.
- WESTON, Kath (1993), « Lesbian/Gay Studies in the House of Anthropology », *Annual Review of Anthropology*, n° 22, pp. 339-367.
- WESTON, Kath (1995), « Theory, Theory, Who's Got the Theory ? Or, Why I'm Tired of the Tired Debate », *GLQ : A Journal of Gay and Lesbian Studies*, vol. 2, pp. 347-349.
- WILTON, Tamsin (1995), *Lesbian Studies. Setting An Agenda*, London, Routledge.
- WITTIG, Monique (1992), *The Straight Mind and other essays*, Boston, Beacon Press.